

Nedim Gürsel

Voyage en Iran

En attendant l'imam caché

récit traduit du turc par Pierre Pandelé



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR (sélection)

- UN LONG ÉTÉ À ISTANBUL*, Gallimard, “Du monde entier”, 1980.
LA PREMIÈRE FEMME, Seuil, 1986.
LE DERNIER TRAMWAY, Seuil, 1991.
LE ROMAN DU CONQUÉRANT, Seuil, 1996.
LES TURBANS DE VENISE, Seuil, 2001.
BALCON SUR LA MÉDITERRANÉE, Seuil, 2003.
AU PAYS DES POISSONS CAPTIFS, UNE ENFANCE TURQUE, Bleu Autour, 2004.
LES FILLES D'ALLAH, Seuil, 2009.
SEPT DERVICHES, Seuil, 2010.
L'ANGE ROUGE, Seuil, 2012.
LES ÉCRIVAINS ET LEURS VILLES, Seuil, 2015.
LE FILS DU CAPITAINE, Seuil, 2016.
TURQUIE LIBRE, J'ÉCRIS TON NOM (Chroniques 1983-2018), Bleu Autour, 2018.
ÉTREINTES DANGEREUSES, Le Passeur, 2018.

“Lettres turques”
série dirigée par Timour Muhidine

Titre original :
Mebdi'yi Beklerken
Iran'a Yolculuk
Éditeur original :
Doğan Kitap
© Nedim Gürsel, 2019

Illustration de couverture : © Rabee Baghshani

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16157-6

NEDIM GÜRSEL

Voyage en Iran

En attendant l'imam caché

récit traduit du turc
par Pierre Pandelé

ACTES SUD

I

TÉHÉRAN, SES PALAIS, SES ÉCRIVAINS, SES INTERDITS

Au retour d'Iran, à l'aéroport Imam Khomeiny de Téhéran, alors que nous patientons pour passer les contrôles de rigueur, j'engage la conversation avec un compatriote. L'homme, dont tout laisse à penser qu'il est un homme d'affaires, me demande la raison de ma présence en Iran. Je lui réponds que je suis venu en touriste, découvrir le pays ; cela semble le plonger dans une certaine perplexité.

“Vous n'avez pas trouvé d'autre pays à visiter ? me fait-il.

— Vous ne pouvez pas dire ça. C'est un pays fascinant avec une histoire plurimillénaire et un système politique unique en son genre.

— Moi je dirais surtout qu'ils sont assis sur un tas d'or et passent leurs journées à glander.”

Je préfère ne pas relever. Je suis encore marqué par mon expérience de l'Iran et mes souvenirs d'enfance qui lui font écho. Enfants, en Turquie, nous jouions au jeu du chef des marchands, le *bezirgan başı*. Main dans la main de façon à former un cercle, nous fredonnions à l'adresse des filles : “Chef des marchands, chef des marchands, ouvre la porte. Combien pour passer ?

— Combien tu proposes ?” nous répondaient-elles.

Le mot *bezirgan*, emprunté au mot persan *bazar-gan*, rappelle l’importance politique et historique du bazar en Iran. Cela m’évoque aussi les coups pen-dables du marchand de tapis iranien Acem, sur-nommé “la rose d’Iran”, qui parle turc avec un fort accent iranien et ne cesse de distribuer des liasses de billets autour de lui.

À mes souvenirs d’enfance se greffent plus tard la fréquentation d’Omar Khayyām et de ses quatrains, la découverte de *La Chouette aveugle* de Sādegh Hedāyat, puis viennent les vicissitudes de la Révo-lution islamique et un intérêt naissant pour l’islam chiite¹. J’aurais aimé m’ouvrir de tout ça à mon gros-sier interlocuteur, mais cette fois, contrairement à mes habitudes, je suis parti accompagné. Tijen Burul-tay, responsable photo au magazine *Magma*, m’a accompagné dans toutes mes pérégrinations, ainsi que deux Iraniens devenus depuis des amis : Shah-zadeh Īgual, auteure des *Sirènes rouges de Téhéran*², un livre qui m’a énormément appris sur l’Iran, et Saïd Fekri, poète et homme d’affaires finançant notre voyage et qui n’a pas ménagé ses efforts pour nous faciliter les choses. Sans leur aide, nous n’aurions jamais pu visiter le pays d’un bout à l’autre et décou-vrir tant de merveilles. Pour des raisons que j’abor-derai plus tard, il n’est pas aisé de voyager en Iran ; celui qui part à la rencontre de ces hommes et femmes passant supposément leurs journées “assis sur un tas d’or à glander” s’en trouvera pourtant largement payé en retour.

Shahzadeh maîtrise tellement bien le turc qu’elle a écrit son roman directement dans cette langue.

Quant à Saïd, c'est un grand admirateur du poète Attila Ilhan. Il a eu la gentillesse de me dédicacer son recueil de poésie *Shahre bî intihaye dard aloud* ("La Ville infinie empreinte de tristesse"), composé dans un café stambouliote à Kabataş, m'assurant de son "affection infinie et de son profond respect" ; délicatesse qui sied bien à l'Iran, un pays dont les terres arides ont vu fleurir une culture remarquable et d'innombrables poètes de renom. Ce voyage m'a donné l'occasion de fréquenter les grands maîtres de la poésie iranienne, d'Omar Khayyâm à Farîd al-Dîn 'Attâr en passant par Hâfiz et Firdoussi, l'auteur du célèbre *Châhnâme*. Autant de plumes qui ne cessent d'inspirer la nouvelle génération de poètes iraniens. Je ne ferai pas dans ce livre le détail des mille et une variétés de confiseries ou de *plov* (riz pilaf) qu'offre l'Iran, encore moins les alcools puisque, comme l'on sait, sa consommation est en théorie strictement interdite. Je me contenterai de raconter ce que j'ai vu et compris de l'Iran à la lumière de ce que j'en savais.

Je ne m'étendrai pas non plus sur la crise économique qui sévit actuellement dans le pays. Que ceux qui songent à se rendre là-bas sachent néanmoins qu'en dehors des marchands de tapis et de kilims, aucun commerce n'accepte les cartes de crédit étrangères. Tout doit être réglé en espèces. Le pays est resté très largement à l'écart des réseaux économiques mondiaux. Par ailleurs, hommes et femmes sont tenus de se plier à des règles vestimentaires strictes ; messieurs, ne songez donc pas à vous balader en bermuda en plein cœur de la canicule estivale, cela vous est strictement défendu. À titre d'exemple, à peine les roues de notre avion

ont-elles touché la piste de l'aéroport de Téhéran que toutes les femmes à bord, y compris la jeune fille assise juste à côté de moi, ont revêtu leur tchador comme un seul homme, si je puis dire. Une partie d'entre elles n'étant pas voilées à leur départ de Turquie, difficile d'imaginer qu'elles se voilent de leur plein gré. Durant mon voyage, je croiserai d'ailleurs de nombreuses femmes en jean et maquillées, laissant paraître une partie de leur chevelure sous un foulard négligemment ajusté, et d'autres semblables à des chauves-souris, tout de noir vêtues, le visage en partie dissimulé sous leur tchador. Une autre chose me frappe dès mon arrivée : partout, des portraits géants de l'ayatollah Khomeiny et d'Ali Khamenei, l'actuel Guide de la Révolution, ornent les murs et les façades des hôtels et des boutiques. Avec leurs barbes blanches et leurs turbans noirs, ces idoles éternelles de l'*Enqelab*, la Révolution islamique, se ressemblent comme deux frères.

Je ne pense pas qu'il appartienne à l'État de se mêler de la manière dont ses citoyens s'habillent, de ce qu'ils boivent ou mangent. Mais l'Iran est un pays musulman à nul autre pareil. Son régime est théocratique mais sa culture, son mode de vie et ses forces vives n'ont rien d'archaïque. Ce n'est pas non plus un pays du Moyen-Orient comme les autres, et j'en ai fait l'expérience tout au long de ce voyage. La culture iranienne, qui remonte à des temps immémoriaux, se réclame d'un passé impérial prestigieux et s'honore d'une littérature qui gagnerait à être connue de tous.

Téhéran a fleuri sur les pentes de l'Elbourz, à l'ombre du volcan Demāvend, désormais éteint. L'agglomération, qui a progressivement grignoté les territoires situés dans sa périphérie, compte désormais près de quinze millions d'habitants. Au-delà de ses artères congestionnées et de ses bâtiments modernes, tous construits sur le même modèle, Téhéran peut s'enorgueillir de belles rues et de grandes avenues ombragées bordées de platanes. La plus belle d'entre elles, la Vali-ye Asr, s'étend sur dix-neuf kilomètres et traverse la ville de part en part, du nord au sud. Elle fut un temps le haut lieu de la vie littéraire et artistique iranienne, comme en témoignent ses nombreux cafés aux murs couverts de photographies en noir et blanc. Citons le Romance où l'on passe de la variété française fort appréciée des lycéens et des étudiants (dans l'hôtel Parsian Esteghlal, ex-Hilton, propriété de l'État iranien où je réside, les mélodies au piano ne s'interrompent que pour l'appel à la prière), le Naderi, décoré avec beaucoup de goût malgré ses jardins un peu décatés, ou encore le Gole Rezaieh qui renferme tout un capharnaüm d'objets et de vieilles photos, de Che Guevara à Elvis Presley en passant par Alain Delon. Sādegh Hedāyat et Forough Farrokhzad, deux des plus grands noms de la littérature iranienne, aimaient à dîner ici. L'un était romancier, l'autre poétesse et scénariste. Tous deux vécurent une existence émaillée de grands malheurs. Sādegh Hedāyat, né en 1903, s'est suicidé à Paris à l'âge de quarante-huit ans. Quant à Forough Farrokhzad, née en 1935, elle fut traînée dans la boue pour avoir voulu vivre librement ses

amours. Elle mourra dans les années 1960 sans jamais revoir son fils Kamyar, qu'on lui avait retiré de force. *“Et si nous étions deux hirondelles / Voyageant toute notre vie / De printemps en printemps !”* se prend-elle à rêver.

La poésie de Forough, que j'ai découverte à cette occasion, ne m'a pas quitté du voyage. Son recueil *Laissez-nous croire au début de la saison froide* était toujours sur moi, comme une seconde peau. Ses vers pleins de souffrance et de tristesse m'ont ouvert les portes invisibles de l'Iran : on y entend, on y partage la solitude d'une mère désespérée et le cri d'une jeune femme mise au ban pour avoir voulu échapper aux diktats d'une société iranienne impitoyable en matière de mœurs. *“Je te veux et te sais / Jamais plus je ne pourrai te prendre dans mes bras / Tu es un ciel brillant et limpide / Et moi je suis encagée”*, écrit-elle à son amant. Elle y déplore la séparation, le manque, le repli sur soi qui sous la pression sociale prend l'allure d'une fatalité. Pour les bonnes âmes gardiennes de la vertu, Forough est une pécheresse qui a foulé aux pieds les valeurs religieuses. Ce poème publié en 1954 est dédié à son amant.

*J'ai péché voluptueusement péché
Dans une étreinte chaude et pleine de feu
Mon Dieu, qu'ai-je fait
Dans cette cachette sombre pleine de silences*

*Le vin rouge a ondulé dans le verre
Le désir s'est allumé dans ses yeux
Dans un lit moelleux mon corps
S'est lové tout son saoul contre son torse³*

À l'époque, ces vers firent scandale et dans l'Iran d'aujourd'hui, pourraient lui valoir la lapidation. Forough, cédant au péché souriant "dans les deux yeux du bien-aimé", a croqué le fruit défendu et, sa vie durant, paiera le prix de cette transgression. Sous sa plume, les femmes se muent en sujets désirants, bien loin du rôle de simples réceptacles du désir masculin auquel la poésie traditionnelle les cantonne. D'une certaine manière, en assumant son état de femme amoureuse, Forough renverse les positions respectivement dévolues à l'aimée (*maşuk*) et à l'aimant (*âşik*) dans la poésie orientale. En quittant ce monde au même âge que le Christ, elle laisse derrière elle un amant, un fils qui lui aura été arraché, un film emblématique de la Nouvelle Vague iranienne (*La maison est noire*⁴) et des vers bouleversants sur ce que c'est d'aimer et d'être aimé.

À Téhéran, j'ai pu voir à quel point les intellectuels et écrivains de cette génération continuent de révéler les figures de Sâdegh Hedâyat et de Forough Farrokhzad, tout particulièrement les jeunes poètes. "Mon amour, les villes sont grandes / non de leurs rues, mais des monuments qu'elles érigent aux poètes / Et grande est Sofia", écrivait Nâzım Hikmet. Vue sous cet angle, Téhéran ne manque pas d'être une grande ville. D'innombrables statues d'artistes et de poètes jalonnent ses rues ; la plus célèbre représente Firdoussi, son fameux *Livre des rois* en main, bravant la foule aux côtés de son fils Chapour.

En Iran, Firdoussi ne connaît nul égal. C'est l'étoile de la littérature persane et le pilier de l'identité iranienne. Juste après vient Hedâyat. Avant ma venue à Téhéran, j'ai pris soin de consulter *Rencontres avec Sadegh Hedayat* où Farzaneh analyse en détail

la vie, l'œuvre et la personnalité de celui que tous, à l'exception sans doute des mollahs qu'il n'hésitait pas à qualifier de "têtes de chou", considèrent comme le père de la littérature iranienne moderne⁵. Encore lycéen, bien avant de devenir le chef de file de la jeune garde littéraire iranienne, Farzaneh a la chance de rencontrer Hedāyat dans un café tout près de la statue de Firdoussi. Hedāyat l'invite à sa table ; un journal fourré dans la poche de sa jaquette rouge et bleu, il arbore sa petite moustache en chevron et grille cigarette sur cigarette derrière la monture épaisse et noire de ses lunettes. Modeste, introverti, détestant les mondanités et publiant ses livres à compte d'auteur, Hedāyat était une plume acérée et redoutée. Je tourne en vain autour de la statue, à la recherche de ce fameux troquet. Aucune trace de l'endroit. Je me rabats alors sur une photo en noir et blanc de Hedāyat accrochée au mur du café Naderi, tellement fidèle à la description qu'en avait faite Farzaneh que je n'ai aucun mal à l'y reconnaître : "Ses grandes mains déliées proportionnées à sa grande taille, ses cheveux sombres ramenés en arrière, ses regards vifs et pleins d'intelligence, sa tête toujours mouvante semblable à celle d'un moineau". J'étais déjà, il est vrai, familier du portrait qu'en fit le peintre Hossein Kazemi qui figure en couverture de l'édition turque d'un de ses livres. Le regard de Hedāyat y vaut mille mots et ses lèvres dissimulent un petit sourire en coin qui ne surprendra guère qui connaît son œuvre.

Hedāyat donnait l'impression de ne rien prendre au sérieux, pas même la littérature. Au fond, c'était un marginal coincé entre l'Orient et l'Occident, rejetant les valeurs traditionnelles sans parvenir ou

peut-être se résoudre à s'en défaire complètement. Pénétré jusqu'au bout des ongles de cette culture traditionnelle iranienne à laquelle il a consacré une partie de ses écrits, ses lectures l'emmènent du côté de penseurs et écrivains occidentaux tels que Rilke, Sartre, Freud et bien sûr Kafka. Sa relation à l'Iran était ambivalente, teintée d'amour et de haine. Issu d'une vieille famille d'aristocrates, écrivain avant-gardiste passé par l'école française et ayant vécu de nombreuses années à Paris, c'était un pur produit de la rencontre entre l'Orient et l'Occident, ballotté entre deux mondes, tout comme les intellectuels turcs de la même époque. Hedāyat se sentait pris à jamais entre deux feux ou, pour reprendre une expression qu'il affectionnait particulièrement, le cul entre deux chaises. Du reste, cela valait aussi pour ses opinions politiques : il était proche de l'intelligentsia iranienne hostile au régime du chah et sympathisant du parti Tudeh sans se déclarer communiste pour autant. Toujours à contre-courant, mis au ban de la bonne société pour ses prises de position courageuses, Hedāyat était un franc-tireur, rejeté de tous côtés.

Il ne s'est jamais marié et on le disait plus porté sur les jeunes hommes que sur les femmes. À Téhéran, il n'a jamais quitté le domicile familial mais vivait à distance des siens, dans sa chambre, dans son monde, et ne s'entendait pas plus avec les mauvais garçons qu'avec les membres de sa famille exerçant de très hautes fonctions au sommet de l'État, non plus d'ailleurs qu'avec ses amis ou réputés tels. Dans un essai intitulé *Kör Okur* ("Le Lecteur aveugle") en clin d'œil au chef-d'œuvre de Hedāyat, l'auteur Oğuz Demiralp s'attarde longuement sur cette posture de reclus qu'il explique autant par la

position sociale que par la personnalité propre de l'écrivain. J'ai lu cet essai avant de venir, mais je ne m'étais pas vraiment pénétré de l'univers torturé de Hedāyat. Tout son parcours personnel porte le stigmate d'une forme de nihilisme qui en viendra à imprégner graduellement l'ensemble de son œuvre. Dans le portrait que font de lui Demiralp et Farzaneh, on perçoit nettement ce nihilisme. Rétif aux éloges, se souciant en apparence assez peu de son œuvre, Hedāyat était en réalité un intellectuel prenant très au sérieux le travail d'écriture, tenaillé qu'il était par le sentiment de n'être pas compris. C'est peut-être la raison du détachement qu'il feignait et des accès de désespoir qui l'accablaient régulièrement. En porte-à-faux avec son entourage, en délicatesse avec la société et le pouvoir iraniens, l'existence était pour Hedāyat une épreuve de tous les instants. Quant à sa famille, elle n'était pas le moindre des malheurs dont ce Dieu auquel il ne croyait plus l'avait accablé. Sa seule échappatoire à l'insoutenable pesanteur de l'être était une ironie mordante, du moins jusqu'à ce qu'il décide de mettre fin à ses jours dans son studio du 18^e arrondissement de Paris, rue Championnet, après avoir traîné son mal-être dans plusieurs chambres d'hôtels parisiens. Bien des éléments pourraient expliquer cet acte désespéré : sa consommation de drogues, l'état de confusion qui était le sien, son dénuement, sa solitude, le refus opposé à sa demande de permis de séjour ou encore le décès de son beau-frère, le Premier ministre iranien Haj Ali Razmara... Mais le fait qu'il ait volontairement détruit toute une partie de ses écrits me paraît attester, s'il en était besoin, de sa profonde tendance dépressive.

Attablé au Naderi qui conserve bien de son cachet d'antan, je songe à la vie terrible, à la solitude profonde et à la fin amère de Hedāyat. J'ai l'impression étrange de me retrouver à Paris. À l'époque, le Naderi était l'un des lieux les plus animés de la capitale iranienne.

Sādegh Hedāyat n'était pas là à huit heures trente comme convenu, raconte Farzaneh. À l'époque, il y avait dans la partie la plus occidentalisée de Téhéran un hôtel qui s'appelait le Café Naderi. Dès qu'il faisait trop chaud, on descendait les tables et les sièges du café et du restaurant dans les jardins auxquels menait un escalier en brique. L'ombre des vieux sycomores, le sol couvert d'herbe drue, les nappes blanches recouvrant les tables carrées attiraient les clients au coucher du soleil. La plupart étaient arméniens. Le soir, on y jouait de douces mélodies et certains en profitaient pour danser. Les musiciens étaient généralement des expatriés tchèques, polonais ou allemands, auxquels se joignaient des Iraniens formés à la musique classique. (...) Un bon moment plus tard, apercevant Hedāyat en train de descendre les marches de l'escalier en compagnie du docteur Nourbakhsh, je courus à sa rencontre. "Qu'est-ce qu'il y a ? me demande-t-il. – Nous vous attendions, Mlle Malek et moi, dis-je⁶."

Pour autant qu'on sache, la première tentative de suicide de Hedāyat s'est produite au cours du printemps 1927 ; l'écrivain se jette brusquement dans la Marne mais un couple qui folâtrait en barque non loin de là se porte à son secours. Hedāyat, grand amateur de *L'Art de mourir*, dont il ne se séparait jamais